

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Band: 47 (1990)
Heft: 12

Artikel: La jeunesse de demain!
Autor: Cavadini, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-998230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La jeunesse de demain!

Jean Cavadini

En ouverture du récent symposium de Macolin sur «Le mouvement dans l'éducation», Jean Cavadini, conseiller d'Etat et aux Etats neuchâtelais et, notamment, président de la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique, a présenté un exposé hautement significatif sur «La jeunesse de demain». Il situe avec beaucoup d'habileté et une connaissance évidente de la matière une série de problèmes spécifiques de ce pays et précise le rôle important, mais parfois ambigu aussi, tenu par le sport, issu de l'éducation physique, dans le processus d'éducation d'une part, de mise en place des structures sociales d'autre part. Voici de très larges extraits d'un texte simple, accessible, proche de la réalité et riche en réflexions. (Y. J.)



Le regard porté sur notre société est aujourd'hui assez contrasté. Les optimistes impénitents affirment que l'avènement d'une ère nouvelle est proche, que l'accès à l'aisance matérielle, à une forme de civilisation des loisirs permettra de vivre des *lendemains qui chantent*. A l'opposé, on entend l'expression des craintes de ceux qui voient les plus grands dangers dans le déséquilibre des richesses mondiales et dans la résurgence des fanatismes. Toute position médiane est récusée. Disons à tout le moins qu'un futur qui ne reposerait que sur les valeurs matérielles serait bien compromis et que la fascination morbide que peuvent exercer les convulsions de notre monde ne suffit pas à nous satisfaire.

Un premier point paraît plus assuré: la jeunesse suisse sera inscrite dans un monde qui ne favorisera pas l'insularité. Le «Sonderfall» helvétique conservera assurément quelques originalités, mais nos grandes références ne seront plus obligatoirement la prairie du Rütli, la soupe au lait de Kappel et le référendum financier facultatif. L'internationalisation de l'information, la puissance des moyens techniques, l'évolution des conceptions politiques, tout nous montre qu'une nouvelle sensibilité est en train de naître.

Mais au fait cette jeunesse, ces adolescents de 12 à 15 ans, qui sont-ils aujourd'hui? Certaines enquêtes récentes nous les présentent ainsi:

- Premièrement: ils se passionnent pour eux-mêmes, mais ils ne s'aiment pas beaucoup. *Ils ont besoin de faire comme les copains du moment, de s'habiller pareillement, d'écouter les mêmes cassettes.* A la limite, ils aiment assez détester tout le monde. Ils cherchent et se cherchent. Ils n'apprécient pas les réponses données par les adultes aux questions qu'ils n'ont pas posées.
- Deuxièmement: ils supportent l'école avec quelques difficultés. Ils trouvent l'institution lourde, contraignante. Les relations avec les maîtres sont parfois décevantes et les parents, quand ils s'entendent mal, se réconcilient toujours sur le sujet des résultats scolaires. La compétition des notes est mal ressentie, car fréquemment les résultats scolaires conditionnent l'autorisation des sorties quand ce n'est pas l'argent de poche ou la possibilité d'assister à un match de football.

Ils ont besoin de faire des bêtises, qui se traduisent par la rigolade au sens large du terme, de la farce au fou-rire et à la transgression: on vole une carte, un chewing-gum, on fume, on se met à deux sur un vélomoteur, on tâte de l'alcool. Ils aspirent à une liberté dont ils

jouissent d'ailleurs beaucoup plus que leurs prédécesseurs. Il faut donc repousser les limites de cette liberté. Liberté de s'habiller comme on le veut, même si c'est parfois pour retrouver un nouvel uniforme, liberté de sortir. Ce besoin s'identifie à une sorte de fuite.

Ils revendiquent le droit d'avoir des copains qui constituent leur propre société, leurs références, leur refuge.

Ce qui est à la fois surprenant et normal réside dans l'aveu souvent partagé qu'ils ont peur de l'avenir, d'un vide que rien ne comble. Alors, ils prennent des risques, de toute nature, ils vont jusqu'à jouer avec l'idée du suicide. Face à l'amour, ils préfèrent l'attitude de l'amour-copain dans des relations chastes ou audacieuses. Ils ne croient pas à la durée.

Bref, les adolescents d'aujourd'hui refusent d'abord – pour plusieurs d'entre eux – de ressembler à leurs parents qui ont trahi leurs rêves, parlent trop d'argent et sont matérialistes et conformistes.

Bernanos l'avait écrit il y a 50 ans déjà: *La liberté, pour quoi faire?* Les adolescents disposent souvent d'une liberté dont ils ne savent pas bien que faire, mais ils nous renvoient notre propre image.

Le professeur Anatrella le dit d'ailleurs nettement: *Les parents ne jouent pas leur rôle. Ce sont des gens qui n'ont pas grandi et se sont enfermés dans le mythe de l'éternelle jeunesse. La société adulte est incapable de proposer aux jeunes des repères (...). Faute de repères les adolescents ont du mal à se construire et certains souffrent.*

Les adultes continuent à vivre leur propre adolescence, (...) on est copains. Comment les jeunes pourraient-ils trouver leur identité (...)? Dans les années 1960, on se révoltait contre le père. Aujourd'hui, on le cherche.

Telle est bien l'une des clés de la situation actuelle. Toute société connaît ses crises et nous savons avec Paul Valéry que *les civilisations sont mortelles.*

D'ailleurs, on sait que *la Suisse n'est plus ce qu'elle était!* Le conflit des générations est une constante dans l'analyse de la relation entre les aînés et les cadets.

Explosion démographique

La population suisse comptait 3 300 000 habitants en 1900, elle s'est accrue assez régulièrement pour franchir les 4 000 000 en 1930, les 5 000 000 en 1955, les 6 000 000 en 1968. Aujourd'hui, nous comptons 6 600 000 habitants, ce qui montre bien le tassement de l'accroissement de la population et, pour l'essentiel, les fluctuations sont le fait de la population étrangère. La démographie suisse, elle, ne connaît pas

d'accroissement et les statistiques nous rappellent que le seul maintien du nombre de la population suppose qu'on compte 2,1 enfants par femme en âge d'en avoir. Or, dans plusieurs cantons, cette norme n'est plus atteinte et, dans le canton de Neuchâtel par exemple, le taux de natalité est de 1,7 avec la population étrangère et de 1,4 pour la seule population nationale. Lorsqu'on met en regard cette réalité avec celle des pays du Magreb ou des pays africains subsahariens, où l'on sait que plus de la moitié de la population est âgée de moins de 20 ans, on conçoit le déséquilibre croissant qui sera ressenti dans une décennie ou deux. La seconde consé-

perspective-là, court, si ce n'est un risque de marginalisation, du moins celui d'une forte minorisation, avec les suites qui peuvent être envisagées: réactions plus fortes, affirmations plus violentes des aspirations propres à ces âges.

Spécificité de la jeunesse

On sait en fait depuis Jean-Jacques Rousseau que la jeunesse n'est pas une maladie momentanée, que l'enfant n'est pas la copie réduite de l'adulte qu'il souhaiterait devenir, mais qu'à tout moment de son développement, l'être humain est parfaitement cohérent, fait



Une jeunesse qui veut se faire entendre.

quence de cette donnée réside dans le vieillissement préoccupant de notre population, qui comptait il n'y a pas si longtemps près de 4 personnes actives pour un retraité et qui voit aujourd'hui cette proportion tendre à 2 personnes actives pour 1 retraité. Ce ne sont pas tant les conséquences financières de cet état de choses qui nous préoccupent, ici, que les conséquences sociales.

Certes, le financement de l'AVS se posera en termes de plus en plus délicats, mais on peut aussi être soucieux du type de société qui sera la nôtre quand une population de plus en plus âgée la définira. Certaines réflexions doivent être conduites à temps si on ne veut pas courir le risque de subir les conséquences de ce nouveau déséquilibre. On peut par exemple considérer que l'abaissement du droit de vote à 18 ans, en matière fédérale et cantonale, est une mesure qui permettrait de rééquilibrer un peu l'électorat helvétique.

Le poids des générations âgées, sur la société en général, risque fort d'être prépondérant et la Suisse, dans cette

de ses espérances et de ses doutes, de ses sentiments et de ses réflexions. Cette constatation, peut-être triviale, prend néanmoins une couleur plus forte quand on considère l'évolution sociale. La responsabilité de l'enfant relève d'abord de celle de l'adulte, c'est-à-dire de ses parents. Si cette remarque se vérifie sur le plan légal, elle se trouve mise à mal sur le plan moral.

L'idée de la cellule familiale, référence unique et obligée, subit une mutation profonde. *La famille n'est plus ce qu'elle était*, pour plusieurs raisons. Le travail féminin a contribué à améliorer l'équilibre financier de la famille; il n'a pas toujours consolidé l'unité de celle-ci. L'enfant ne trouve plus toujours cette référence qui était celle de ses prédécesseurs, il y a 30 ans encore. En outre, le taux de divorces s'accroît régulièrement.

Aujourd'hui, un mariage sur trois se termine par un divorce dans les 10 ans qui suivent l'union conjugale. Les familles monoparentales, de l'exception rare qu'elles représentaient, devien-

ment non encore la règle, mais assez courantes. Là encore, la référence à l'image du couple que l'enfant pouvait se faire n'est plus systématiquement possible. Le jeune homme et la jeune fille sont de cette manière plus rapidement livrés à eux-mêmes, d'où le recours évoqué tout à l'heure à la bande de copains, d'où l'importance qu'on accorde de façon parfois trop systématique à l'école, qui se voit investie de tâches d'éducation, alors que sa mission est prioritairement celle de l'instruction. Mais, cette école, à son tour, n'est plus en mesure de répondre à toutes les attentes placées en elle, restant chargée de ses tâches traditionnelles, de l'enseignement de la lecture, de l'écriture, du calcul, des connaissances habituelles dans les branches qui nous sont familières mais, en plus dorénavant, d'envisager l'éducation sanitaire ou sexuelle, l'éducation routière, les activités manuelles de toutes natures, l'informatique, l'initiation au con-

cupération restant inférieurs dans la nouvelle approche.

C'est la société (parents, enseignants, associations en tous genres) qui souhaite la disponibilité d'un «week-end». Ce ne sont pas les enfants qui ont demandé d'aller à l'école toujours plus tôt, avec un horaire alourdi par l'heure d'été, mais bien notre société qui souhaite bénéficier de loisirs accrus.

Dans ce contexte, comment ne comprendrait-on pas aussi les organisations sportives qui souhaitent disposer de deux jours pour tel championnat, telle course, tel concours, tel entraînement?

On ne saurait donc accuser qui que ce soit; on admet simplement que chacun souhaite plus de temps libre. Remarquons que, parallèlement à cette évolution, on assiste à une prolongation des études, tant dans les premières années de l'existence, par une offre d'école enfantine de 1, 2, voire 3 ans, que par la durée accrue des périodes de for-

Le rôle du sport

Ces deux constats nous conduisent à prendre acte que la durée de la productivité économique par personne s'écourte. Ce qui nous importe ici, c'est que le temps des loisirs ou de la disponibilité s'accroît. C'est ici que le sport nous paraît devoir jouer un rôle primordial. Les activités physiques offrent de nombreux avantages. Elles visent à un bon équilibre de la santé, à la maîtrise de son corps. Elles stimulent le besoin de faire plus et mieux. Elles permettent l'affirmation du caractère et la tolérance de l'autre.

Le sport peut aussi présenter d'autres aspects moins flatteurs; on songe bien sûr à l'obsession de la compétition, à la volonté de la victoire à tout prix, au sport spectacle qui suppose la recherche de moyens financiers considérables. Dès lors, le sport s'inscrit dans une spirale connue entre investissements et rentabilité. Or, les activités physiques ne peuvent s'accommoder de cette logique-là.

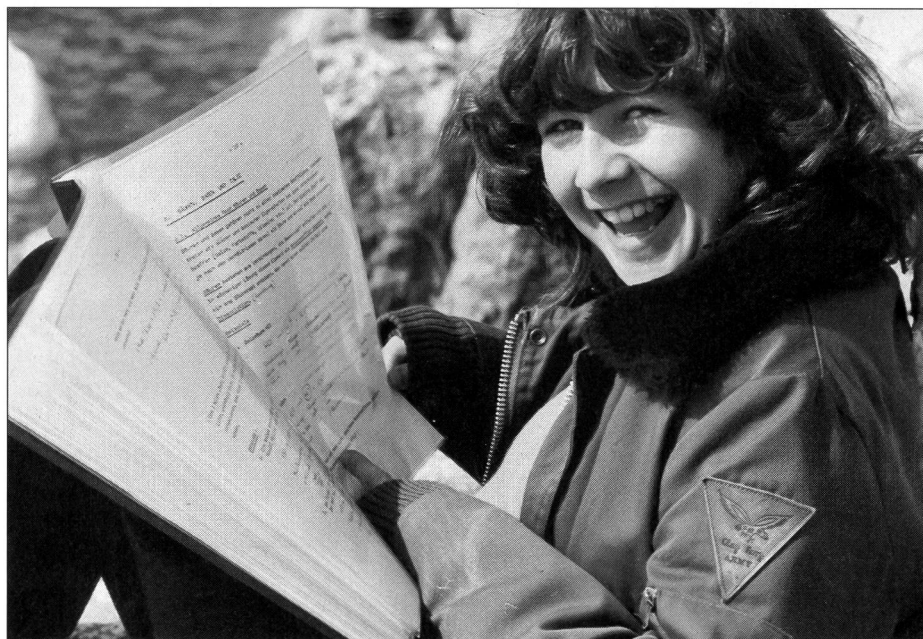
On peut souligner le paradoxe qui veut que le sport favorise la camaraderie et le sens de la collectivité, alors que la compétition stimule beaucoup plus le développement individuel, la recherche de l'exploit, quand ce n'est pas celle des avantages pécuniaires.

Sur le plan éducatif, l'enseignement de ce que l'on peut appeler l'«esprit sportif» constitue un beau défi, dans la mesure où ce même esprit est essentiellement une valeur morale. Les éléments qui la constituent méritent assurément un bref développement.

Avant Malraux, qui évoquait la *fraternité virile* du guerrier, le baron de Coubertin avait voulu rappeler les riches possibilités de la fraternité sportive, et la définition même du serment olympique comprend la nécessité de promouvoir l'esprit sportif et non la seule recherche de la victoire.

On a souvent ironisé sur le mot connu *l'important est de participer*. Le moins que l'on puisse dire est que cette devise n'est plus celle des grandes associations sportives, ni celle des milieux financiers chargés de l'organisation des grandes compétitions. Le paradoxe dont nous parlons ci-devant se trouve ici vérifié et consolidé. On exaltera la victoire d'un pays et on condamnera avec vigueur ou avec une ironie attristée le maigre résultat d'athlètes distancés ou moins aguerris. Cette remarque n'est pas originale, elle contient pourtant une réalité particulièrement tenace.

Le sport de compétition, aujourd'hui, interdit la simple participation, la camaraderie qui prévaudrait au-delà des frontières, l'amateurisme éclairé. Rappelons-nous l'ironie cinglante, quand ce n'est pas la colère vengeresse, qui ac-



Formation en tout genre,... avec le sourire!

sumérisme, à l'environnement, pour ne mentionner que quelques-unes de ses obligations nouvelles. Or, l'ensemble de ces programmes est dispensé dans un temps qui a été écourté.

Paradoxe du temps libre

Presque partout, la semaine de 5 jours a été introduite. On donne alors, à l'école, le même programme, réparti sur un nombre inférieur de journées d'enseignement. Les conséquences sont connues, des horaires plus lourds, des journées plus chargées. Quand on songe que la semaine de 5 jours a souvent été introduite pour améliorer le repos des élèves, on peut manifester quelque scepticisme, les temps de ré-

mation. Prenons simplement l'exemple universitaire qui nous montre que l'obtention d'un titre de licence ou d'un diplôme était possible, il y a un quart de siècle, en trois ans et demi ou quatre ans dans les sciences morales, alors que l'accord intercantonal sur le financement des universités admet que le temps des études, aujourd'hui, peut être reconnu pendant 14 semestres. Cette moyenne n'est que de peu supérieure à celle que nous enregistrons réellement dans les hautes écoles. Donc, la période de formation s'allonge. La pression sociale s'exerce sur l'âge de la retraite qu'on souhaite abaisser toujours au nom du même objectif, disposer d'un temps supplémentaire pour accomplir ses propres choix.



Le passage d'une génération à l'autre.

compagnait les parcours des skieurs iraniens ou libanais lors des derniers jeux olympiques. On leur reprochait d'avoir l'audace de prendre part à un concours dont ils risquaient de fausser les résultats en endommageant les pistes mises à leur disposition. Et cette colère avait quelques motifs. On ne pouvait se permettre de courir le moindre risque dans une compétition qui exigeait tant d'argent pour son organisation!

Le sport spectacle, à ce degré d'exploitation médiatique, n'a plus beaucoup de rapport avec l'activité sportive telle qu'on souhaite la voir développée dans les structures de l'école ou dans des activités extérieures. On peut répéter combien le sport peut favoriser l'engagement, le sens de l'effort, l'abnégation, la connaissance de soi. On peut en même temps déplorer l'exploitation qui en est faite, l'esprit de rivalité et les intérêts financiers.

Difficulté pédagogique

Cela dit, on doit quand même bien évoquer la difficulté pédagogique qui consiste à demander en même temps à un jeune d'accepter la défaite, de reconnaître la supériorité d'un adversaire, de se réjouir même du succès d'un autre et la sélection dont cet élève est l'objet, qui le voit exclu des différents cadres mis en place pour rassembler rigoureusement les meilleurs.

Remarquons qu'il peut y avoir plus grave encore. C'est le cas d'un athlète, par exemple, ayant montré quelques talents, ayant surmonté les premières épreuves et qui obtient des résultats honorables dans les premiers concours. Il abandonne sa voie de formation scolaire ou professionnelle pour se consacrer à un sport qui, quelques années plus tard, le laissera vaincu, échoué sur le sable et le but même que l'on poursuivait par la pratique du sport se trouve nié.

Nous plaçons donc, ici, pour une formation mixte en faveur de jeunes qui manifesteraient des dons, des aptitudes ou des ambitions vérifiées dans une pratique sportive. Dans toute la mesure du possible, l'école doit pouvoir absorber les exigences d'entraînement, dans la plupart des activités sportives, en aménageant un programme scolaire offrant la possibilité de la pratique physique. Ce programme devrait être dispensé sur un temps plus long. Un diplôme qui réclame 3 ans d'étude pourrait être offert après 4 ans à un jeune qui se consacre également à la pratique sportive. Cette solution offre un double avantage: ne pas contrarier un don manifeste ou un engagement ferme, tout en renonçant à la pédagogie de l'échec. Le jeune homme et la jeune fille qui utiliseront 4 ans pour terminer leurs premières études ne le feront pas en raison d'un redoublement dû à la pratique du sport, mais pour avoir été en mesure de conduire simultanément les deux activités, intellectuelle et physique. On peut envisager la même solution pour la maturité et pour d'autres formations. Cependant, il convient de le souligner, ces solutions ne peuvent être offertes que dans des écoles comptant des effectifs suffisamment nombreux pour que l'organisation de telles classes soit justifiée. Là encore, le dialogue entre les associations sportives et l'école doit être ouvert et recommandé, notamment pour déterminer les critères d'admission tout en exigeant un certain niveau de performance. Si l'une des portes venait à se fermer, celle du sport par exemple, l'adolescent n'aurait pas tout perdu; bien au contraire, il resterait enrichi d'une expérience qui lui aurait montré la difficulté de la voie dans laquelle il voulait s'engager et il pourrait poursuivre sa formation sans devoir accomplir un nouveau recyclage souvent ardu, voire insurmontable.

La jeunesse de demain est à peine née. L'accélération du temps frappe aussi les générations. On admettait, il y a peu de temps encore, qu'une génération pouvait compter 25 ans. Aujourd'hui, on est d'accord pour admettre que 12 ans représentent déjà une différence marquée. Or, on a dit qu'il fallait 20 ans pour qu'une réforme scolaire entre pleinement dans la réalité des faits.

De la conception d'une idée à sa concrétisation dans les milieux intéressés, de la proposition gouvernementale à la discussion parlementaire, de l'adhésion populaire à la traduction dans la classe, il faut deux décennies, en prenant en compte la formation du corps enseignant, la création des moyens d'enseignement entre autres. C'est dire que la jeunesse de demain, s'il est vrai qu'elle est à peine née, doit déjà nous préoccuper.

Les sports joueront indiscutablement un rôle plus important comme occupation prioritaire de cette jeunesse. C'est dire que leur enseignement prend maintenant une importance fondamentale. Le « maître de gymnastique » est devenu un responsable d'enseignement qui doit aujourd'hui inscrire son activité dans une globalité pédagogique plus large. Même s'il est maître de branches spéciales, il appartient à l'ensemble d'un système d'éducation dans lequel il tient une place particulière, mais non exceptionnelle.

Conclusion

Parler de la jeunesse de demain revient à faire un effort d'imagination particulier, parce que si les caractères humains sont le plus souvent permanents, les comportements et les rapports sociaux évoluent rapidement. On demandera au futur adulte d'être à même d'assumer à la fois sa propre personne, son individualité, son autonomie et de tenir sa partition dans une équipe dont il devra connaître et accepter les règles: individualisation et socialisation dans un monde que la technique modifiera encore!

La difficulté de certains dialogues ne sera pas immédiatement résorbée. Des valeurs se confirmeront, d'autres disparaîtront. Il est imprudent de vouloir les nommer toutes, mais on sait déjà que la référence locale ne sera plus toujours significative, que le jeune homme et la jeune fille auront besoin de visions qui dépasseront les frontières cantonales ou nationales, mais que ce monde devenu plus complexe demandera une formation plus longue, même si le temps de travail est appelé à diminuer un peu. Entre ces deux termes, c'est l'éducation qui doit permettre d'opérer les choix. ■